Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 23 (1955)
Heft: 7

Artikel: Ce soir-là
Autor: Lorétan, Antoine
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570025

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Ce soir-là

Nouvelle d'Antoine Lorétan

Il faisait déjà froid ce soir-là et les promeneurs avaient déserté le quai. —

Seul, assis sur le parapet de pierre, un jeune homme contemplait, immobile, la surface agitée du lac.

Quand je m'approchai, il se tourna un court instant vers moi pour me dévisager puis reprit sa contemplation. Je ne sais pourquoi, quelque chose dans son regard m'avait frappé.

A dix pas, un banc s'offrait; je m'y laissai tomber. Je me sentais fatigué. Depuis trois mois, je me sentais toujours fatigué, de cette fatigue de l'esprit qu'aucun sommeil ne peut vaincre et qui vous ôte jusqu'au courage d'être.

Trois mois. Je fermai les yeux. Je revis la lettre qu'elle avait laissée sur le guéridon du hall: Je suis folle, je sais, mais je l'aime trop. Pardonne moi.

Puis encore un papier, le télégramme: «Accident grave, Juliette au plus mal. Venez. Venez voir ce que j'ai fait de votre amour.» Déjà deux mois.

Je relevai un peu mes manches. Oui, les cicatrices se verraient toujours. Celle du poignet gauche surtout que j'avais entaillé en premier. Pourquoi a-t-il fallu que Denyse arrive avant que tout soit fini? De quel droit m'a-t-on obligé à vivre?

Qui peut vivre sans amour?

J'avais sans m'en rendre compte prononcé cette phrase à mi-voix et j'eus soudain l'impression de ne plus être seul. Levant la tête, je vis le garçon de tout à l'heure qui semblait avoir changé l'objet de sa contemplation. Assis à côté de moi, il paraissait fasciné par la ligne d'un rouge sombre qui se détachait sur chacun de mes poignets.

Gêné, je rabattis mes manches et j'allais me lever lorsqu'il parla:

— «Il y a des circonstances où l'on ferait n'importe quoi pour aider quelqu'un, y compris se mettre à sa place. C'est alors qu'on s'aperçoit combien on est faible et désarmé.»

Légèrement irrité, j'allais l'arrêter, mais tout de suite il ajouta:

— «Il n'y a pourtant pas de mal sans remède; même pas le vôtre.»

Je sentis mon agacement grandir et je fus tenté de le remettre à sa place, mais quelque chose m'en empêcha.

L'allure de ce garçon n'avait rien de commun, au contraire et son visage, aux traits calmes, reflétait comme une lointaine souffrance qui semblait faire écho à la mienne. Dans le fond, il était sympathique et je n'étais pas fâché de rencontrer quelqu'un qui fut disposé à parler de ce qui m'angoissait.

Sans que je pusse m'en défendre, il s'était emparé de ma main et, désignant du doigt la cicatrice:

— «J'imagine ce que cela a du être pour que vous en soyez arrivé là. Je l'imagine d'ailleurs sans effort; je n'ai qu'à me rappeler. C'est pourquoi j'ai le droit de vous dire que tout s'arrangera. Ce mal-là, voyez vous, se guérit par le même mal.»

Il avait une voix au timbre grave et chaud, et comme s'il avait possédé un pouvoir magique, je me détendis peu à peu.

Le lac était là, sombre, devant nous. Je me laissai bercer par le bruit sourd des vagues, par le prélude que jouait le vent dans les grands arbres derrière nous, par cette voix, cette voix dont le ton se faisait pour me parler si étrangement tendre.

Je sentais depuis un instant le souffle du garçon contre mon oreille lorsque, à mon grand désarroi, je m'aperçus qu'il n'avait pas lâché ma main, et qu'au contraire il la pressait entre les siennes.

Un brasier s'alluma en moi. Je me dégageai brusquement, comme un animal sauvage qu'on aurait voulu prendre, et je restai là, la gorge sèche, à le regarder sans pouvoir prononcer un mot.

Devant mon trouble, il s'était tû un instant pendant lequel me parvint le bruit de sa respiration, rapide, qui seule trahissait sa propre émotion.

Il se leva alors, fit quelque pas, et s'immobilisa une seconde. Puis, après m'avoir jeté son étrange regard, avant de s'éloigner, il murmura simplement:

— «Pardonnez-moi.»

Je ne sais ce qui se passa en moi en cet instant. Une intolérable sensation déchirante de fin, de vide.

Et c'est d'une voix que je ne reconnus pas que je m'entendis appeler:

— «Attendez-moi.»

Sur la planche

par Scorpion

Vienne, la belle capitale de l'Autriche, possède un champ de foire, le Prater, dont la réputation n'est plus à faire. Autre attraction, peut-être moins classique mais de nature à nous intéresser: ce sont les bains de soleil, installés à l'intérieur même des grands bains publics et sur quelques collines qui dominent la ville. Ces établissements, où la nudité est de rigueur, affectent la forme d'enclos entourés de hautes parois en béton ou en verre dépoli. Femmes d'un côté, hommes de l'autre, chaque visiteur dispose d'une planche inclinée, mobile, qui lui permet de s'exposer aux rayons du soleil dans la position qui lui est favorable. Ces bains sont encore pourvus de douches et même, pour certains, d'une cabine de massage. Comme on peut se l'imaginer, la foule qui fréquente ces lieux est composée en grande partie d'hommes de notre bord.

On y rencontre les habitués, c'est-à-dire ceux qui, profitant de chaque jour de beau temps, se rendent dans ces bains en vue de s'y montrer et d'y vendre leurs charmes suivant un commerce qui semble rapporter davantage que l'exercice d'un autre métier. Ces habitués sont gens très affairés qui ne restent pas longtemps sur leur planche. Ils vont et viennent, prennent une quantité incroyable de douches, passent de longs moments devant le miroir accroché à la paroi, demandent du feu à celui-ci, l'heure à celui -là, soupirent, toussottent, arborent des poses avantageuses, font tout pour s'attirer l'attention d'un public dont ils attendent l'approbation.